



Les bretzels de Noël

Ena Fitzbel

DE LA MÊME AUTRICE AUX ÉDITIONS J'AI LU

Bretzels et caramels à Noël (2025)

Vrais bretzels et faux fiancé à Noël (2024)

Hamster, bretzels et mariage à Noël (2023)

Noël au pays des bretzels (2022)

Le curieux manoir de tante Aglaé (2022)

Cher père Noël, sors-moi de là ! (2021)



Vite de l'air, vite du vert ! (Collectif)

Rendez-vous sous le gui (Collectif)

Avec ou sans valentin ? (Collectif)

Allô, maman ?! (Collectif)

Tous droits réservés ©Ena Fitzbel, 2025

Table des matières

Bretzels et caramels à Noël

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

Bretzels et caramels à Noël :



Un Breton en Alsace, ça promet des flocons, des frissons et quelques complications...

Factrice à Speildingheim, Elsa Fischer s'attend à passer un mois de décembre festif, placé sous le signe de la pâtisserie et des défilés de la Saint-Nicolas. Mais l'arrivée pour le moins fracassante d'un nouvel officier de police, Kilian Le Gall, vient troubler la quiétude du petit village alsacien. Ce brigadier

débarqué tout droit de Bretagne enchaîne les bévues ! Accident de voiture, filature ratée, rigueur excessive, menaces de contravention... Il a tôt fait de s'attirer les foudres des habitants.

Hélas, lorsque quelqu'un disparaît mystérieusement, Elsa se retrouve à faire équipe avec cette catastrophe ambulante...

Ce n'est pas seulement pour duper nos enfants que nous les entretenons dans la croyance au père Noël : leur ferveur nous réchauffe, nous aide à nous tromper nous-mêmes.

Claude LÉVI-STRAUSS

1

Vendredi 23 décembre.

Clos Rosen Krieg, tout près d'Eguisheim.

Journée splendide.

*Natifs des Gémeaux : perturbations à prévoir
dans le domaine du travail (Non mais, et puis
quoi encore ?)*

Très inspirée, je tapote frénétiquement sur mon clavier. Ma vitesse de frappe est impressionnante, j'aurai terminé le cahier des charges pour l'embouteillage de nos vins avant ce midi.

Dans ce grand bureau pour moi seule, rien ne me déconcentrera. Depuis maintenant trois ans que je l'occupe, je ne me laisse plus distraire par les splendeurs de la lumière matinale. Du rose à l'orangé, le soleil teinte les murs de vieilles pierres et dessine des ombres auxquelles il m'arrivait de parler, à mes débuts ici. Il règne un tel calme dans la campagne d'Eguisheim qu'il m'a fallu plusieurs mois avant de m'y accoutumer.

D'ailleurs, la vue depuis ma fenêtre troublerait plus d'un citadin. J'ai appris à ne plus y prêter attention. Imaginez-vous flotter, comme un bouchon de liège, sur une mer de vignes... Ondoyante de tendre verdure au printemps. Nourricière à la belle saison, lorsque de grosses grappes de raisin surnagent à sa surface. Rouge cramoisi et indomptée après les vendanges, jusqu'à ce que les feuilles jaunissent, tombent, puis révèlent de longues rangées de ceps dénudés et taillés au cordeau.

Voilà quel immense panorama sarmenteux s'offrirait à moi si je quittais mon écran des yeux et regardais au-dehors. J'apercevrais également les ouvriers du domaine, affairés à remplacer les piquets cassés et à butter le pied des vignes.

Dring.

Bon sang ! Cette sonnerie de téléphone, je ne m'y ferai jamais. Interrompant ma sonate pour piano séance tenante, je décroche.

— Marine ? me lance la voix à l'accent alsacien dans le combiné.

Marine, c'est moi. Travailleuse et entêtée comme une fourmi, écrivaine à mes heures perdues et irréductibleoureuse de la nature. Ma famille et mes amis m'appellent plutôt Marinette, mais étant donné qu'ils sont tous restés à Paris, je n'entends plus beaucoup ce surnom.

— Oui. Joseph ?

Lui, c'est mon patron. À peine avais-je obtenu mon diplôme d'ingénieur agronome à AgroParisTech que ce fringant sexagénaire – vigneron de père en fils depuis quatre générations – m'embauchait comme responsable QHSE de son exploitation viticole, le Clos Rosen Krieg. Késako que cette étrange abréviation ? Elle désigne les fonctions du gus en charge de la qualité, de l'hygiène, de la sécurité et des dossiers environnementaux. Eh oui, je gère tout ça... comme une grande !

— Est-ce que vous auriez un moment ? me demande Joseph sur un ton qui interdit toute contestation. J'aimerais vous parler.

— J'arrive immédiatement.

Abandonnant mon document – non sans l’avoir sauvegardé sur au moins trois supports –, je me précipite jusqu’au bureau de Joseph, où j’entre sans frapper. Je surprends mon patron, perdu dans la contemplation de son vignoble, le menton appuyé dans une main, le coude sur sa table de travail. Malgré son aspect négligé, c’est un homme charismatique, dont l’épaisse tignasse blanche surplombe des yeux noirs pleins de vivacité.

— Ah, vous voilà ! s’exclame-t-il, se tournant vers moi.

Je m’empare de la chaise qu’il me désigne et l’éloigne du bureau avant de m’asseoir. Depuis maintenant dix jours, ma chaudière est en panne. Privée d’eau chaude, j’en suis réduite à pratiquer des ablutions à l’ancienne avec une bassine et des casseroles. Cette situation délicate m’a fait perdre mon assurance. Le nez aux aguets, je hume constamment l’air avec méfiance.

— J’ai un énorme problème, Marine, déclare Joseph sans préambule. J’aurais besoin de vos services durant les quinze jours à venir.

— Pendant les fêtes de Noël ?

Pour toute réponse, il hoche la tête avec gravité.

— C'est que... J'ai déjà posé mes congés.

— Et je les ai acceptés. Oui, je sais. Mais vous m'aviez dit que vous ne feriez rien de spécial. Vous ne partez pas, vous restez à Eguisheim, n'est-ce pas ? me sonde-t-il, un pli soucieux se formant sur son front.

— Effectivement, je ne compte pas bouger. Je ne raterais pour rien au monde les marchés de Noël de la région. Et puis, j'irai peut-être skier au Lac Blanc un jour ou deux...

— Bien, c'est parfait, me coupe-t-il. Vous allez pouvoir me dépanner.

Aussitôt, toutes les fibres de mon corps se rebellent. Pourquoi les gens ont-ils tendance à penser qu'un célibataire sans attaches est forcément à la disposition du premier cornichon venu ? Qu'on peut lui demander n'importe quoi sous prétexte qu'il n'a ni conjoint ni enfants ? Qu'il ne refusera pas puisqu'il n'a tout simplement pas de vie ? Eh oh, j'ai une vie bien remplie, moi, je ne manque pas d'occupations !

— En fait, je souhaitais profiter de mes vacances pour avancer sur mon recueil...

— Votre recueil ? s'étonne Joseph, ses sourcils noirs montant à l'assaut de sa chevelure blanche.

— Oui, j'écris un ouvrage sur les traditions de Noël en Alsace : les rituels, la légende de saint Nicolas, les marchés, les couronnes de l'Avent, les recettes de bredle, les chants, et j'en passe.

— Si ce n'est que ça, on va réussir à s'arranger...

J'ai été bien bête de me montrer honnête. À l'évidence, la rédaction d'un livre ne constitue pas une excuse valable aux yeux de mon patron. Aurais-je prétendu devoir célébrer les fêtes en famille qu'il m'aurait crue, mais il se serait agi d'un mensonge.

Depuis une petite décennie, l'hiver venu, mes parents désertent Paris et partent aux Antilles. En amoureux. Pendant que ma mère se prélassa sur la plage, mon père, biologiste de profession, assure un remplacement dans un laboratoire d'analyses médicales de Pointe-à-Pitre. Quant à mes oncles et tantes, ils sont tous hypocondriaques au dernier degré et vivent dans la terreur que je leur refile la grippe. Et comme je ne suis pas du genre à m'imposer...

Qu'importe ! Noël, c'est pour les enfants. À vingt-huit ans bien sonnés, j'ai passé l'âge d'espérer recevoir des cadeaux, dont la fabrication et le transport pollueront fatalement la planète. En revanche, j'apprécie toujours autant les chocolats, même si j'ai bien conscience que la culture du cacao n'est pas des plus écologiques...

Tandis que je salive mentalement sur les billes de brezels aux trois chocolats que j'ai commandées auprès d'un confiseur de Colmar, Joseph m'explique que sa fille aînée est sur le point d'accoucher. Sa femme Hilda et lui doivent impérativement se rendre à Bordeaux dans le but de l'aider. Leur avion décolle en début d'après-midi.

— Elle a déjà quatre enfants en bas âge. Son mari et elle sont complètement dépassés, soupire-t-il.

— Ah, oui... Je vois...

Je le vois surtout arriver avec ses gros sabots ! Qui va bientôt devoir dire adieu à ses chères vacances ? Moi ! Je me faisais une telle joie à l'idée de reprendre l'écriture de mon manuscrit. Il me tient réellement à cœur de le terminer pour enfin le publier et espérer transmettre au grand public ma passion pour les Noëls alsaciens. D'autant que j'ai une date de

rendu à respecter, et je ne veux pas mettre mon éditeur dans l'embarras.

— Vous vous souvenez du dossier Campbell ? Le gérant de la chaîne Eat Smart & Well... Il désirait acquérir du Pinot noir, des Rieslings, des Crémants d'Alsace et du Kirsch pour tous ses restaurants...

— Je crois avoir contribué à la rédaction de la réponse à son appel d'offres, répliqué-je avec prudence.

— Vous y avez même passé beaucoup de temps, Marine. Et je vous en remercie. Campbell avait insisté pour que nous respections des normes de qualité très exigeantes. Apparemment, il a apprécié vos propositions, ainsi que nos tarifs. Il vient de m'annoncer que notre devis avait retenu son attention.

— C'est une très bonne nouvelle.

— Oui, excellente. Mais nous ne sommes pas les seuls en lice. Campbell hésite encore entre le Domaine Bockenthal et nous. Nous avons du souci à nous faire, nos concurrents produisent un Kirsch très connu outre-Manche. J'ai donc été obligé de réagir : j'ai invité Campbell et sa famille à passer les

fêtes de fin d'année dans mon manoir. Il est primordial de le ferrer, et vite ! C'est un contrat qui se chiffre en centaines de milliers d'euros, on ne peut pas se permettre de le rater. J'ai besoin de vous, Marine.

Alors que, jusqu'à présent, je n'avais cessé d'opiner du chef tel un culbuto de voiture, je me raidis et monte sur mes ergots :

— Je vous arrête tout de suite, je ne suis pas commerciale, me rebiffé-je. Je ne saurais pas mener des tractations avec le client.

— Ce n'est pas ce que je vous demande, Marine. Mon fils Sébastien s'en chargera.

— Ah ! dans ce cas, l'affaire est réglée. Il est très compétent. Je l'ai vu faire une présentation devant le CIVA¹, il s'en est super bien tiré. En plus, il parle couramment anglais.

Si j'insiste autant sur les capacités de Sébastien, c'est parce qu'il ne seconde ses parents que depuis juillet dernier, date à laquelle il est rentré en France et s'est installé chez eux. Avant cela, il était trader à la City de Londres. Si une

¹ Conseil Interprofessionnel des Vins d'Alsace. (N.d.A.)

compression de personnel n'était pas venue tout chambouler, il y serait probablement resté.

— Non, non, non ! lâche soudain Joseph, tout en secouant vigoureusement la tête. On ne peut pas laisser mon fils opérer seul. Il ne s'en sortira jamais avec Léonie et Augustin dans les pattes.

— Par... pardon ? bégayé-je, les yeux ronds comme des soucoupes.

Léonie la tortue ? Augustin le lapin ? Ce court instant de stupéfaction passé, je me rends compte qu'il parle d'enfants, et non de peluches. Mince alors ! Sébastien a des gamins ? Je ne m'en serais jamais doutée. À ma connaissance, il n'est pas marié.

— Ses jumeaux, ajoute mon patron avec agacement. Ils sont adorables, mais leur père a un peu de mal avec eux.

— N'ont-ils pas une mère ?

— Décédée après leur naissance... Mais pour en revenir à Léonie et Augustin : leur gouvernante a démissionné le week-end dernier. Sa remplaçante n'arrivera pas avant début janvier, et en attendant, il n'y a plus personne pour s'occuper

d'eux. Je ne vous demande pas grand-chose, Marine. J'aimerais juste que vous leur serviez de nounou durant la visite des Campbell.

— C'est que... Je ne connais rien aux enfants, moi !

— Vous êtes une fille intelligente, vous apprendrez vite.

— Je ne sais pas changer les couches.

— Ils ont six ans, Marine. Six ans ! s'esclaffe Joseph, se moquant franchement de mon air dépité. Voyons : ils sont propres, à cet âge !

— Et puis d'abord, qu'est-ce qu'ils mangent ? Je vous préviens, je suis très mauvaise cuisinière...

— Je vous sens un peu paniquée, mais vous n'avez pas de raisons de vous en faire. Nous employons des gens de maison au manoir. Ils vous dispenseront des tâches ménagères.

— Je n'y comprends rien. Pourquoi ne pas confier vos petits-enfants à votre personnel plutôt qu'à une étrangère ?

— Hilda et moi, nous vous aimons beaucoup, Marine. Vous êtes quelqu'un de bien, avec la tête sur les épaules. Si, si,

nous le pensons vraiment. Et puis, Léonie et Augustin sont très émotifs, il leur faut quelqu'un comme vous. En prime... Si vous pouviez également nous tenir au courant de l'avancée des négociations, ce serait un plus appréciable.

— En somme, vous me demandez de garder vos petits-enfants tout en jouant les espions ! m'indigné-je.

— C'est à peu près ça.

Les horoscopes ont parfois raison : mon patron m'a confié une nouvelle mission. Vais-je l'accepter ?

2

Finalement, j'ai accepté. Avais-je le choix ? Opposer un refus à son patron n'est jamais chose aisée. Dire non à Joseph, encore moins. D'ailleurs, je ne peux m'empêcher de penser que, si Sébastien a initialement opté pour une carrière de trader à Londres plutôt que de reprendre l'entreprise familiale, c'était pour échapper à la férule autoritaire de son père. Mais passons !

Je me suis donc engagée à jouer les nourrices, tout en épiant du coin de l'œil les tractations avec notre client anglais. Rien de bien sorcier. Mon manuscrit n'avancera certes pas, mais je célébrerai les fêtes de fin d'année en agréable compagnie. Du moins, je l'espère...

Joseph m'a assuré que ses petits-enfants étaient adorables, et son fils Sébastien, un homme charmant – ce qui n'avait, bien sûr, pas échappé à mon observation quand je l'avais rencontré. Contrairement à son père, que l'on qualifiera sans conteste de manager bulldozer, il tient compte des avis de

ses collaborateurs. Quant aux Campbell, je les imagine bons vivants. À leur contact, j'en profiterai pour améliorer mon niveau d'anglais.

À moi la vie de château, puisque j'aurai droit à des repas savoureux concoctés par un cuisinier, une immense chambre confortable et une salle de bains tout de marbre carrelée. Et cela commence ce soir même. Si vous saviez combien je rêve d'une douche chaude ! Je ne suis pas du genre hargneux, mais la partie de ping-pong disputée entre l'agence de location et le propriétaire de ma maisonnette a épuisé ma patience, ainsi que mon répertoire de jurons. Les travaux de réparation de ma chaudière ne s'effectueront pas sans l'accord de l'une de ces deux instances. Or aucune d'elles ne veut signer le formulaire de consentement. Pour couronner le tout, le seul plombier habilité à intervenir part au ski ce soir, et ce pour une durée indéterminée. Aussi était-il temps que je lâche l'affaire.

Mon cahier des charges terminé, je quitte la grande bâtisse à colombages qui abrite les bureaux de l'exploitation viticole et monte dans ma voiture. Direction la maison pour y

préparer mes bagages ! Dès ce soir, j’emménage chez mon patron, je n’ai pas une minute à perdre.

Pour la Parisienne que je suis, la vie en Alsace a demandé quelques ajustements. En m’installant près d’Eguisheim, j’ai dû tirer un trait sur les expositions permanentes, les cinémas d’art et d’essai, et les bars ouverts jusqu’à deux heures du matin. J’ai aussi laissé derrière moi un petit ami frileux – pas au sens météo, hélas – qui n’a pas supporté de me voir troquer les pavés du Marais pour les ceux givrés des villages viticoles. Peu importe : j’ai gagné en lumière, en espace et en paix intérieure.

Les gens de la région m’ont accueillie avec des sourires sincères et ce mélange d’accent chantant et traînant typique du Haut-Rhin. Dans ce coin de paradis bordé de vignes, il fait souvent froid, parfois même très froid... mais presque toujours beau. Les marchés de Noël n’y sont pas des animations folkloriques, mais des institutions. Et en moins d’une heure, on peut aussi bien être à Bâle pour une expo, qu’en forêt vosgienne pour marcher dans la neige. Mieux encore : moi qui n’avais connu que des studios exigus, je vis désormais dans

une maison de cent vingt mètres carrés avec un jardin planté de mirabelliers.

Autre avantage appréciable : le mot « embouteillage » ne possède pas la même signification qu'à Paris et ne désigne que le processus de mise en bouteille des vins. En conséquence de quoi, mon temps de transport a drastiquement diminué. Ainsi, ma voiture parcourt chaque jour le trajet entre mon bureau et mon domicile en seulement cinq minutes. Encore cet après-midi, il ne m'en faut pas davantage pour rentrer chez moi.

Après avoir bouclé mes valises et fermé mes volets, je reprends le volant. La route déserte qui serpente à travers les vignobles me mène au domaine de mon patron en moins d'un quart d'heure.

J'étais déjà passée à maintes reprises devant ce parc boisé, dont l'agencement désordonné contraste tant avec le quadrillage serré des exploitations viticoles. Aujourd'hui, je franchis ses grilles pour la première fois. Un écriteau me souhaite la bienvenue au manoir Grienente. L'allée de gravier

que je remonte au pas s'enfonce dans une forêt de pins sombres, de noisetiers emmêlés et chênes déplumés.

Bientôt, la végétation se clairsème, et un châtelet de pierre jaune pâle à trois niveaux se profile sur une étendue herbeuse parsemée de givre. Avec sa façade néoclassique percée de hautes fenêtres, son toit pointu d'ardoises et ses deux grosses tours crénelées qui le flanquent de part et d'autre, le manoir en impose.

Je me gare dans l'espace aménagé en parking. S'y trouvent déjà trois véhicules, dont le minibus noir à l'effigie du Clos Rosen Krieg. Les Campbell seraient-ils arrivés ? Auquel cas, je me dois d'arborer un large sourire et une attitude digne. Ployant sous le poids de mes bagages, je rejoins le perron. Au même moment, la porte d'entrée s'ouvre sur le visage aux traits fins de Sébastien.

— Merci d'être venue, Marine. Vous me rendez un fier service, lâche-t-il d'un ton las.

— Il... Notre client... Est-il déjà là ?

Ce disant, je le scrute de haut en bas. De quatre à six ans mon aîné, il est plutôt bel homme avec sa carrure

athlétique, ses cheveux bruns en bataille et ses yeux bleus. Mais ce ne sont certainement pas ses attributs physiques qui motivent mon sans-gêne. Les traces de peinture rouge sur son jean et sa chemise déboutonnée ont de quoi surprendre.

— Non, Campbell et ses proches arrivent dimanche, en début de soirée. Cela vous laissera le temps de vous familiariser avec mes enfants, me répond-il avant de croiser mon regard interrogatif. Ce n'est rien d'autre que de la peinture... Ne vous en souciez pas... Mais entrez donc ! Et ne vous appuyez surtout pas sur les meubles.

Sur ses propos plus que cryptiques, il s'empare de mes valises. Je le suis à l'intérieur, où de vilaines odeurs de térébenthine imprègnent un air humide et froid. Nous traversons un vestibule aux parois couvertes de têtes d'animaux empaillés. L'obscurité qui enveloppe ce lieu ne dérobe pas à ma vue ce magnifique vaisselier maculé de taches rouges.

Après l'avoir contourné, nous pénétrons dans une salle peu éclairée, aux dimensions impressionnantes, haute de deux étages. Une galerie ornée d'une balustrade sculptée la borde sur son pourtour, tandis qu'une longue table de bois et ses chaises trônent en son milieu. Les murs de pierre sont tapissés de

tentures élimées de velours, qui représentent des scènes de chasse peu engageantes.

Si c'est ici que bat le cœur du manoir, cela augure mal du reste. Ce salon est sinistre, on se croirait dans l'antre de Dracula ! Même le feu qui crépite dans une cheminée à l'âtre immense ne réussit pas à le réchauffer. Et puis, en cette veille de Noël, cet endroit devrait déborder de décorations. Où est passé le sapin croulant sous les guirlandes et les boules ? Pourquoi n'entend-on pas de joyeux rires d'enfants ou des chants ? Cette atmosphère lugubre n'est guère propice à des négociations commerciales. Toute cette austérité aura l'effet d'une douche froide sur notre client.

Je m'apprête à en toucher deux mots à Sébastien, mais il ne m'en laisse pas l'occasion. Les épaules courbées, il file droit vers un large escalier en pierre et dépose mes valises à son pied.

— Ouf ! C'est méga lourd... Qu'est-ce qu'il y a dedans ? Du plomb ? souffle-t-il bruyamment.

— Euh... Non... De quoi tenir quinze jours...

— En espérant que vous ne partiez pas en courant d’ici là... Christiane ! crie-t-il subitement, m’abandonnant sous un éboulis d’interrogations silencieuses.

Une très grande femme, entre deux âges et aux cheveux gris noués en chignon, surgit dans l’embrasure d’une porte à l’autre bout de la salle. Son teint est terne, ses traits, tirés... Une extrême fatigue semble l’accabler. Pourtant, elle se tient raide comme un échalas dans une vigne. Les lèvres pincées, elle m’examine tout en s’essuyant les mains sur son tablier. Je ne sais plus où me mettre.

— Quoi ? maugrée-t-elle. J’ai plein de travail...

— Marine, voici Christiane, notre cuisinière. Christiane, je vous présente notre responsable qualité. Elle a gentiment accepté de nous aider avec les jumeaux pendant cette période... compliquée.

Aussitôt, le visage de l’interpellée s’éclaire. Elle me gratifie d’un sourire éclatant, auquel je réponds par de timides salutations.

— Enchantée, Marine, me dit-elle avec plus d'affabilité. Désirez-vous une tasse de thé ? Du café ? Je viens de sortir des brioches du four...

— Plus tard, Christiane, l'interrompt Sébastien, alors même que j'étais sur le point d'acquiescer. Marine va d'abord faire connaissance avec Léonie et Augustin. Au fait, qui les surveille ?

— Bernard... C'est mon mari, ajoute la cuisinière à mon intention. Il sera rudement content de vous voir ! Si vous voulez mon avis, Sébastien, vous ne devriez pas traîner. Tout est beaucoup trop calme.

— Bon sang, vous avez raison ! Dépêchons-nous de les rejoindre, Marine !

L'air catastrophé, le fils de mon patron reprend mes valises et gravit les marches usées à toute allure. Je peine à le suivre. Non, mais quelle mouche l'a piqué ?

— Bernard est notre homme à tout faire, m'explique-t-il en chemin. Il sait tout réparer et adore jardiner... Mais les enfants, ce n'est pas son truc...

Sur ces entrefaites, des hurlements épouvantables, semblables à des cris de cochon qu'on égorge, éclatent et couvrent sa voix. Ni une ni deux, Sébastien se précipite jusqu'au palier du premier étage, y abandonne mes valises, puis se rue dans un long couloir aux murs lambrissés.

— Et merde ! grogne-t-il une fois que les bruits ont cessé.

Gagnée par la panique qui s'est emparée de lui, je me mets, moi aussi, à courir. Nous dépassons plusieurs portes fermées. Tandis que nous nous arrêtons devant celle sur laquelle est accrochée la pancarte SALLE DE JEUX, les hurlements reprennent, glaçants. À réveiller tous les morts d'un cimetière...

D'un coup d'épaule furieux, Sébastien pousse le battant de bois et s'élance à l'intérieur. Je me faufile derrière lui. De nouveau, le silence retombe. Et là, je découvre un tableau vivant qui me coupe le souffle.

Au centre d'une pièce aux murs bleu pastel et jonchée de jouets, un homme rondouillard aux cheveux grisonnants, bâillonné et ficelé sur une chaise comme un saucisson, roule de grands yeux implorants vers nous. Sa salopette est bariolée de

peinture rouge. Brandissant un tomahawk, à cheval l'un derrière l'autre sur un manche à balai, deux enfants blonds déguisés en Indiens d'Amérique galopent sans relâche autour de leur prisonnier.

— Ce n'est pas un peu fini, ce cirque ! gronde Sébastien, fou de rage. Augustin, Léonie, arrêtez ça tout de suite !

3

Sébastien n'a pas refermé la bouche que le tableau se fige, et les enfants se tournent vers nous. Deux paires d'yeux bleus et vifs, au milieu de visages presque identiques et mouchetés de taches de rousseur, nous fixent sans ciller.

— C'est qui, elle ? demande le garçon d'un ton particulièrement hostile.

— Ici, c'est moi qui pose les questions, Augustin, le rabroue son père. Qu'est-ce que vous avez fait à Bernard ? Libérez-le immédiatement.

— Mmhmm... marmonne l'intéressé, toujours solidement garrotté.

— On peut pas, répond Léonie, qui lâche balai et hache en plastique pour ramasser une grenouille en peluche verdâtre. Il voulait envoyer Kermit à la blanchisserie. Il méritait un châtiment.

— C'est vous qui serez punis. Ce ne sont pas des manières ! rugit Sébastien, qui s'est précipité sur son employé de maison pour lui ôter son bâillon. Vous serez privés de dessert ce soir.

— On s'en moque ! Le sucre, ça carie les dents, décrète le garçon.

— Hopla, dis donc ! Ils m'ont eu par surprise, les petits, se plaint Bernard, avec un accent alsacien à couper au couteau. Regardez ce qu'ils ont fait à mon bleu de travail tout neuf ! Christiane va encore rouspéter.

— C'est moche, constaté-je d'un ton compatissant, tandis que ses yeux marron, écarquillés pour mieux voir, se posent sur moi.

— Vous êtes la gouvernante ?

— Pas exactement.

— Marine est ici pour nous aider avec les enfants... commence Sébastien, avant d'être interrompu par son fils.

— Si c'est notre nouvelle nounou, on n'en veut pas. On la scalpera, elle aussi !

— Alors ça, n’y pense surtout pas, Augustin ! s’énervé son père tout en s’employant à délivrer Bernard de ses liens.

Dans le même temps, Léonie avance dans ma direction, les bras enroulés autour de sa peluche crasseuse. Ses yeux pleins d’innocence me dévisagent avec curiosité. C’est vrai qu’elle est adorable, mais également un brin... inquiétante. J’ignore quel comportement adopter. Faut-il l’embrasser sur les joues, lui serrer la main ou prendre mes jambes à mon cou ?

— Vous savez, Augustin ne plaisante pas, m’avertit-elle tout en inclinant sur le côté sa tête coiffée de tresses. On l’a déjà fait. Notre nanny n’avait presque plus de cheveux quand elle nous a quittés.

— Yo ! Ces petits monstres avaient remplacé son shampoing par de la lotion dépilatoire, m’explique Bernard avec une grimace comique que je suis loin de trouver marrante.

— On est pas des monstres !

Tout en bataillant ferme pour dénouer les nœuds des cordes, Sébastien lâche une bordée d’insultes qui, par chance, échappent à ma compréhension. Instinctivement, je passe une main sur mon crâne. Mince, je ne veux pas devenir chauve ! Il

m'arrive souvent de maudire mes boucles brunes et rebelles, mais je n'envisage nullement de m'en séparer.

— Elle est plus jolie que l'autre, commente la fillette, qui continue de m'observer. Et elle a l'air gentille...

— Je te confirme que je suis gentille.

— On pourrait l'épargner...

— Hors de question ! tranche le garçon. On ne fraternise pas avec l'ennemi.

— Sortez-vous immédiatement ces idées de la tête, ou ce sera la fessée ! braille Sébastien, empêtré dans les liens de Bernard. Fichus nœuds ! Qui leur a appris à les faire ?

— Eh bien... J'ai bien peur que ce ne soit moi, réplique ce dernier, tout penaud.

— Je ne vous félicite pas. Un conseil, Marine : il ne faudra pas hésiter à user de sévérité si vous voulez qu'ils vous respectent.

Gloups. Cette mission s'annonce difficile. Traiter des mouflets à la schlag ne m'inspire pas du tout. Et si je prétextais une brusque migraine et m'enfuyais ? Mauvais plan. Joseph

réprouverait ma défection, et je risquerais de perdre mon emploi.

— Ne devrions-nous pas apprendre à mieux nous connaître, les enfants, plutôt que d'envisager le pire ? hasardé-je d'une voix mal assurée.

— Oh, bien du courage ! réagit Bernard.

— Pourquoi pas, après tout ? intervient Sébastien, qui tente toujours, tant bien que mal, de détacher le mari de Christiane. Léonie, emmène Marine dans sa chambre. Et toi, Augustin, aide-moi à défaire ces cordes.

— Je préférerais que ce soit Augustin qui y aille, rechigne la fillette.

— D'accord, mais tu m'accompagnes, rétorque son frère.

La tête haute et le regard peu amène, il passe devant moi et sort dans le couloir.

— Venez, c'est par là ! me commande-t-il.

Suivie de près par Léonie et sa grenouille en peluche, j'emboîte le pas au garçon. C'est lui le meneur de la fratrie,

l'amadouer ne sera pas chose aisée. Au bout de quelques mètres, il s'immobilise.

— Ici, c'est notre chambre. Et en face, c'est la vôtre.

Là-dessus, il me désigne une porte. Je la pousse – la clé présente dans la serrure constitue un atout appréciable, qui me mettra à l'abri des mauvaises blagues de ces enfants. Feignant d'ignorer leurs messes basses, je pénètre à l'intérieur et fais le tour de ce qui m'offrira un havre de tranquillité pour les jours à venir.

Joseph ne m'avait pas menti : la pièce qui m'a été assignée est splendide avec son lit à baldaquin aux rideaux de velours grenat digne d'une princesse de conte de fées. Parmi les autres meubles dont les lieux regorgent, je compte deux tables de chevet, une grande armoire à glace, une commode à ventre renflé, un coffre et un secrétaire accolé à une fenêtre donnant sur le parc. Des tableaux représentant les vignobles à diverses saisons pendent aux murs de pierre. Mais le clou du spectacle, c'est cette porte entrouverte, au-delà de laquelle j'entrevois une baignoire à pieds. Une onde de bien-être me parcourt tandis que je m'imagine immergée jusqu'au menton dans une eau chaude à souhait.

— Je vous préviens, vous ne serez jamais notre maman ! scande Augustin alors que j’agrippe la poignée.

Je la relâche et me tourne vers lui. Je n’ai jamais été à l’aise avec les marmots, mais avec celui-là, c’est pire. Je traverse soudain un grand moment de solitude. D’aucuns bêtifieraient pour chercher à l’enjôler. Hors de question toutefois d’imiter ces parents qui s’infantilisent et débitent des niaiseries dans un simulacre de dialogue avec leur progéniture. Très peu pour moi !

— Appelez-moi Marine, c’est plus cool. Et écoutez-moi bien, les enfants : je n’ai pas l’intention de remplacer votre mère. Et encore moins de devenir votre nounou. Je travaille pour votre grand-père dans son exploitation viticole. Mon boulot consiste à m’assurer que tout soit d’équerre. C’est pour cette raison que j’ai accepté de venir vous tenir compagnie pendant que votre père recevra un client important. En conclusion, je ferai tout mon possible pour que les deux prochaines semaines se passent au mieux. Il faudra que vous y mettiez du vôtre, bien évidemment. Mais une fois les fêtes de Noël et le Nouvel An terminés, je repartirai chez...

— On ne célèbre jamais Noël, nous ! me coupe aussi sec le garçon.

— Papa ne veut pas, renchérit sa sœur.

— Mais c'est affreux ! Et pour quelle raison ?

Tout en haussant les épaules, les jumeaux échangent des regards de connivence. Ils connaissent donc la réponse. Quant à moi, je sais désormais qui a fait de cet endroit un mouvoir. Une discussion entre quatre yeux avec Sébastien s'impose, et Joseph aura également droit à un coup de fil de ma part. Il me doit des explications parce qu'il y a un truc qui m'échappe, figurez-vous ! Pourquoi a-t-il invité les Campbell à passer les fêtes de fin d'année dans une maison où Noël est proscrit ? Partage-t-il l'opinion de son fils sur la question ? Il m'a pourtant semblé être un joyeux drille. Et qu'en pense Hilda ? Ce manoir lui appartient aussi, elle a peut-être un avis sur le sujet.

— Bon, je vois que vous ne voulez rien me dire. Mais j'aimerais être bien sûre que vous compreniez pourquoi je suis ici. Votre père sera très pris par son travail, il n'aura pas le temps de s'occuper de vous.

— Il ne joue jamais avec nous, de toute façon, riposte le garçon. On n'a pas besoin de lui ni de vous.

— On sait se débrouiller seuls, rebondit sa sœur.

— Je n'en doute pas un instant. Vous m'avez l'air d'enfants intelligents et... très inventifs.

— Oui, c'est vrai. Augustin a construit une cabane dans le jardin avec de vieilles branches. Comme ça le père Noël pourra se reposer dedans quand il sera fatigué, m'annonce-t-elle, toute fière.

— Chut ! Il ne fallait pas en parler, elle va tout raconter à papa.

— Mais pas du tout. Je ne lui dirai rien, m'insurgé-je, vexée. Je trouve cette idée de cabane très inspirante. Si vous le souhaitez, nous pourrons la décorer demain.

— Avec des boules et des guirlandes ? Comme dans les magasins ? me demande Léonie.

— Tout à fait. Et il se pourrait même que nous en fassions autant avec cette maison. Elle en a grandement besoin.

— Papa refusera.

— Je suis sûre que vos grands-parents seront d'accord, eux.

— Papi voulait bien, mais comme papa a crié très fort, mamie a eu peur qu'on s'en aille vivre ailleurs.

— Je vous promets que d'ici demain j'arriverai à faire changer d'avis votre père, décrété-je, la fleur au fusil. Et on célébrera Noël comme il se doit.

— Super !

L'enthousiasme de la fillette fait plaisir à voir. Son frère, en revanche, continue de boudier.

— Arrête de copiner avec elle, grogne-t-il. On ne peut pas lui faire confiance. Elle va t'enlever Kermit pendant que tu dormiras.

— Mais non ! m'exclamé-je. Jamais je ne ferai ça !

— À Londres, notre nanny entrain dans notre chambre la nuit pour le prendre, m'explique Léonie, soudain très contrariée.

— Je suppose qu'elle souhaitait le nettoyer. Tu dois bien reconnaître qu'il est sale.

— Oui, mais Kermit déteste les machines à laver. Il a mal au cœur dedans, et il en ressort tout fripé.

— Dans ce cas, pourquoi ne lui donnerions-nous pas un bain ?

— Je ne sais pas s'il aimera, proteste Léonie.

— Tout le monde aime les bains, voyons ! Surtout quand ils sont bien chauds, tu peux en croire mon expérience.

— Et s'il se noyait ?

— Nous utiliserons une bassine. Je surveillerai ta peluche de très près. C'est d'accord ?

Rivant de grands yeux sur moi, la fillette hoche la tête. Et un point de gagné !

— Est-ce que vous nous priverez de dessert si on fait des bêtises ? me demande Augustin, narquois.

— Alors ça, certainement pas. Je ne suis pas votre père. Et puis, les desserts, c'est sacré ! Bon, voyons voir à quoi ressemble cette salle de bains...

J'agrippe la poignée.

— Attendez ! N’entrez pas, me lance Léonie d’une voix voilée.

Aussitôt, je me fige.

— Oui ? fais-je sur la défensive.

— Euh... Vous ne préféreriez pas visiter notre chambre, d’abord ?

— Non, ne l’invite pas chez nous ! Je te parie qu’elle voudra que je me débarrasse de mes phasmes, se cabre son frère.

— Des insectes ? m’étonné-je. Chez vous ?

— Augustin les élève dans son terrarium.

Ma grimace de dégoût efface sur-le-champ toute trace de joie du visage de la fillette. Le garçon, quant à lui, me fusille du regard.

— Je crois qu’il vaut mieux laisser Marine visiter sa salle de bains en premier, déclare ce dernier tandis qu’un sourire indéchiffrable éclot sur ses lèvres. Pas vrai, Léonie ?

— Oui, tu as raison, acquiesce la petite, dodelinant de la tête avec conviction.

Tout impatiente de pouvoir me faire couler un bain, je me tourne vers la porte, l'ouvre en grand et la franchis. C'est là qu'un liquide glacé s'abat sur moi, en même temps qu'une cuvette en plastique roule à mes pieds.

Je réprime un cri indigné alors même que des rires d'enfants éclatent derrière moi. Oh, bon sang ! Ils vont m'entendre, ces deux-là ! Furax et trempée comme une soupe, je pivote sur mes talons, mais les jumeaux ont déjà détalé pour aller se réfugier dans leur chambre.

— C'est ça, fuyez, bande de lâches ! grondé-je.

Finalement, j'ai pris une douche... gelée : mon horoscope ne l'avait pas prédit. Au secours ! Dites-moi que la situation va s'améliorer.

4

Craignant d'avoir été aspergée de lotion dépilatoire, je me précipite vers la baignoire et me rince les cheveux à grande eau. Les représailles attendront ! Que ces deux terreurs demeurent bien cachées, car si j'admire leur ingéniosité pour avoir réussi à placer cette cuvette en équilibre au-dessus de la porte, je leur en garde également rancune. D'un autre côté, je peux m'estimer heureuse de ne pas avoir reçu de la bouse de vache ou quelques autres immondices sur la tête.

Après avoir enveloppé mes cheveux dans une serviette, je décide de me changer, puisque mes vêtements sont trempés. Sébastien avait abandonné mes valises en haut de l'escalier, il ne me reste plus qu'à aller les chercher. En traversant la chambre, je manque défaillir en découvrant ce visage blanc aux lèvres écarlates, surmonté d'un turban et dont les yeux sombres me jettent des éclairs. Il s'agit en fait de mon reflet dans un miroir piqué. On dirait que l'ambiance Dracula est en train de déteindre sur moi... Je ne suis pas ici depuis une heure que je ressemble déjà à un vampire !

Une fois dans le couloir, j'avise la porte d'en face et tente de l'ouvrir : fermée à clé. Des gloussements d'enfants répondent aux coups que je frappe.

— Ne bougez pas de là, je reviens tout de suite ! grondé-je à la façon du grand méchant loup.

Je pars en direction de l'escalier. Sébastien et Bernard sortent de la salle de jeux au moment précis où je passe devant.

— Marine ? Où sont les petits ? me demande le premier, qui lorgne la serviette sur ma tête d'un air soupçonneux.

— Oh ! Vous avez déjà pris une douche ? s'étonne le second, les yeux écarquillés. C'est du rapide. Pourvu qu'il vous reste encore des cheveux.

J'ai une furieuse envie de leur dévoiler quel tour pendable les jumeaux m'ont joué. Fatalement, leur père les punira, et il me faudra alors renoncer à toute possibilité de réconciliation avec eux.

— C'est bon, tout est sous contrôle, fanfaronné-je. Je maîtrise la situation. Léonie et Augustin m'attendent bien sagement dans leur chambre.

— Je l'espère, me lance Sébastien, sceptique. Ne les laissez pas seuls trop longtemps, ils ont une fâcheuse tendance à accumuler les sottises. Au fait, je vous conseille de leur faire prendre un bain maintenant, ça les calmera. Leur repas sera servi dans la cuisine à dix-huit heures trente. Christiane vous assistera. Vous veillerez à ce qu'ils se brossent bien les dents juste après. Puis vous les mettrez au lit avant vingt heures et vous nous rejoindrez dans la salle à manger, où nous dînerons entre adultes. Assurez-vous de respecter les horaires, c'est important. Je vous rappelle que Campbell et sa famille arrivent dans deux jours. Il faut que cette organisation soit rodée d'ici là.

Rien que ça... Et moi qui croyais que ce type ne marchait pas sur les traces de son père ! En réalité, il souhaite lui aussi se voir obéi à la lettre. Je n'ai rien contre, mais il se trouve que quelques-unes de ses instructions me révoltent. Ainsi, il ne dîne pas avec ses enfants, de même qu'il ne participe pas à leur bain ni à leur coucher. Se prend-il pour la reine d'Angleterre pour les négliger de la sorte ?

— Et concernant le sapin et les décorations... Pour quand est prévue leur installation ? persiflé-je, avec la

conscience aiguë de donner un bon coup de pied dans la fourmilière.

— Léonie et Augustin ont passé l'âge de croire au père Noël.

— Oh, mais il n'y a pas d'âge pour s'imprégner de la magie de Noël. Célébrer cette fête, c'est apprendre à ouvrir son cœur, à gâter ceux qu'on aime avec des cadeaux et un logis accueillant.

Qui aurait imaginé que ces paroles sortiraient un jour de ma bouche ? La douche froide de tout à l'heure a dû me ravager les neurones.

— Repas à dix-huit heures trente, et au lit avant vingt heures, assène-t-il, les mâchoires crispées. Bernard, vous êtes prié d'enlever la peinture rouge du meuble de l'entrée.

Sur ce, il s'éclipse dans l'escalier. Je pourrais lui courir après et lui dire à quel point il a tort, mais je m'en abstiens. Dès que je me serai changée, je réfléchirai à un plan d'action visant à remettre tout ce petit monde dans le droit chemin. Car il ne fait aucun doute que tout va à vau-l'eau sous ce toit. Si Léonie

et Augustin sont aussi insupportables, c'est parce qu'ils manquent cruellement d'amour.

Je ne m'appelle pas Mary Poppins et n'opère pas de miracles, car contrairement à Julie Andrews, qui incarne ce rôle au cinéma, je chante comme une casserole. Mais je ne demeurerai pas les bras croisés, les jumeaux méritent un Noël digne de ce nom. Franchement, l'aversion viscérale que cette fête inspire à leur père est d'un ridicule !

— Attendez, Marine, je vais porter vos bagages, me propose Bernard, qui s'en est emparé plutôt que de suivre son patron.

De retour dans ma chambre, je le remercie pour avoir transporté mes affaires jusqu'au pied de mon lit.

— Ce n'est pas grand-chose, me répond-il, avant de remarquer la flaque d'eau sur le seuil de la salle de bains. Yo ! on dirait que les petits ont encore mis le souk !

— N'en parlez surtout pas à leur père, s'il vous plaît. Cela risquerait d'envenimer la situation.

— Vous êtes bien brave, Marine. Mais si vous ne vous montrez pas plus stricte, ces gosses vous feront tourner en bourrique.

— Peut-être, mais je préfère la manière douce.

Aussitôt après, je récupère une grande serviette dans la salle de bains et m'emploie à éponger le sol. Ce qui signifie : « Merci de bien vouloir circuler ! » Mais Bernard feint de ne pas saisir l'allusion et demeure planté au beau milieu de la pièce, les doigts croisés sur sa bedaine, la langue bien pendue.

— En temps normal, c'est Jeanne qui aurait nettoyé tout ça – elle s'occupe du ménage. Mais elle est en congé maladie à cause du gros phasme qu'elle a trouvé dans la poche de son tablier vendredi dernier. Ça lui a flanqué la pétoche, ricane-t-il grassement. Du coup, il n'y a plus que Christiane et moi pour entretenir une grande maison comme celle-là. Si ce n'est pas malheureux ! Et avec les Angliches qui rappliquent dimanche, on ne chômera pas. Christiane et moi, on tient bon parce qu'on ne veut pas trahir Joseph et Hilda. On les aime bien. Et puis, quand les petits sont à l'école, on a la paix. Je parle, je parle, mais il va falloir que j'y aille...

Il m'ôte des mains la serviette imbibée d'eau, puis part l'essorer au-dessus de la baignoire avant de se diriger vers la sortie.

— Attendez ! l'interpellé-je. J'aimerais vous poser une question. Pourquoi Sébastien ne veut-il pas fêter Noël ?

— C'est à cause de sa femme. La pauvre, elle est morte un 25 décembre. Avant qu'il rentre de Londres, la maison était très festive à cette époque de l'année. La fille de Joseph et Hilda venait tout spécialement de Bordeaux avec son mari et ses enfants pour le réveillon. Ils mettaient l'ambiance. Mais cette année, c'est tristounet...

— Et qu'en disent Joseph et sa femme ? C'est chez eux, après tout, répliqué-je.

— Ils ne voulaient pas d'histoires. Ils n'avaient pas revu Sébastien et les jumeaux depuis si longtemps qu'ils n'avaient pas envie de les perdre de nouveau. C'est un peu comme dans la parabole de l'Enfant prodigue, vous connaissez ?

— Oui, dans l'Évangile selon saint Luc, mais je ne saisis pas très bien le rapport.

— Eh bien, Joseph et Hilda ont accueilli à bras ouverts ce fils qui avait quitté le foyer familial, et ils lui ont passé tous ses caprices, m'explique Bernard.

— Je vois... Peut-être réussirai-je à convaincre Sébastien de réviser son jugement sur la question de Noël. Mais j'aurais besoin de votre aide pour ça. Vous serait-il possible d'avancer le dîner des adultes d'une heure ?

— À dix-neuf heures ?

— Oui, et d'ajouter deux couverts. Je voudrais tenter une petite expérience et faire en sorte que les jumeaux mangent avec leur père.

L'air éberlué, il ouvre et ferme plusieurs fois la bouche, mais aucun son n'en sort – ce qui ne doit pas lui arriver souvent. Les cercles qui délimitent ses yeux marron, son visage et son ventre oscillent de conserve.

— Ça pose un problème ? ajouté-je.

— Maintenant que vous en parlez, je me rappelle qu'Hilda avait proposé qu'on dîne tous ensemble quand les petits ne seraient plus à l'école. Et puisqu'ils sont en

vacances... Mais d'un autre côté, je ne sais pas ce qu'en pensera leur père.

— S'il proteste, dites-lui que c'est Joseph qui vous en a donné l'ordre, improvisé-je.

— Dans ce cas, c'est comme si c'était fait. Je vais de ce pas prévenir Christiane.

Et moi, je m'occupe de rameuter les troupes...

5

Après le départ de Bernard, je me hâte d'enfiler des vêtements secs, récupère la cuvette en plastique et me présente devant la porte des jumeaux. Dieu merci, ils ne sont pas sortis de leur chambre. Me feront-ils bon accueil ? Que me réservent-ils encore ? La vie est parfois d'un pénible.

— Toc, toc ! C'est moi, Marine. Ouvrez-moi.

Silence dans le couloir. Un ange passe, puis deux. Ce n'est certainement pas le moment de faiblir.

— Eh oh ! Léonie, Augustin... C'est l'heure de votre bain !

— Est-ce que nous serons punis ? me demande la fillette de sa voix frêle.

— Je n'ai pas parlé de votre mauvaise blague quand j'ai croisé votre père, tout à l'heure. Par conséquent, il ne vous punira pas.

— Mais vous, oui ! contre-attaque le garçon, revêche.

— Je t'ai déjà expliqué que ce n'était pas mon genre, soupiré-je, avec la sensation de discuter avec une tête de bois. Il n'empêche que vous m'avez beaucoup déçue, tous les deux. La moindre des choses serait que vous vous excusiez. Si vous pouviez promettre de ne plus recommencer, ce serait encore mieux.

— Je m'excuse. Je ne le referai plus jamais, renifle Léonie. Pas vrai, Kermit, qu'on sera sages ?

— Ah, voilà qui me plaît. Et toi, Augustin ? Je ne t'ai pas entendu...

— Allez, dis-le, le talonne sa sœur.

Un nouveau silence, puis la voix un peu bourrue de son frère s'élève derrière le battant de bois :

— C'est bon, je ne le ferai plus. Et je m'excuse pour toute cette eau sur votre tête.

— Alors tout est pardonné !

L'instant d'après, la porte s'ouvre. Éblouie par les reflets d'or du soleil couchant, je m'attarde sur le seuil.

— Venez, on va vous faire visiter, me dit Léonie, qui m'attrape par la main.

— La bassine, c'est pour quoi ? renchérit Augustin.

— Pour baigner Kermit, pardi ! fais-je.

Guidée par la fillette, j'entre dans une grande chambre aux parois décorées de papier peint à rayures verticales blanches et jaunes. Deux lits surmontés d'une structure en forme de tipi occupent un coin de la pièce. L'espace restant est rempli de jouets jetés en désordre sur le sol. Ici, il y a une cuisinette et de la dînette. Plus loin, un circuit de train. Une bibliothèque garnie de livres d'images couvre quant à elle tout un pan de mur.

Tout près de la fenêtre, j'aperçois un bocal en verre qui trône sur un petit bureau. Mince, il s'agit certainement du terrarium des phasmes. Sous l'œil inquiet d'Augustin, je m'en approche prudemment. À force de scruter les feuilles de lierre qu'il contient, je finis par voir remuer des espèces de brindilles vertes équipées de pattes et d'antennes.

— Vous n’allez pas leur faire de mal, hein ? s’enquiert le garçon avec appréhension. Ils ne sont pas méchants, vous savez, ils sont végétariens.

— Mais non, je les trouve a-do-ra-bles !

Voilà un pieux mensonge qui servira de lubrifiant à mon opération de séduction. Les jumeaux disposent, eux aussi, d’une salle de bains privative. Après avoir fermé la bonde de la baignoire, je règle la température de l’eau, que je laisse ensuite couler. J’en profite au passage pour remplir à moitié la cuvette en plastique.

Quand je leur apprends qu’ils dîneront à la table des adultes, les petits sont si heureux qu’ils deviennent plus doux que des agneaux. Léonie m’autorise à plonger Kermit dans la cuvette, avec une bonne dose de savon liquide. D’une docilité attendrissante, son frère et elle m’aident à ranger leur chambre. Unis dans l’effort, nous en venons à échanger quelques confidences.

Puisque ma vie sentimentale semble les turlupiner tout particulièrement, je leur avoue ne pas avoir d’amoureux. Répondant à leurs inquiétudes, je me sens obligée de manifester un total désintérêt pour leur père. Il n’est pas rigolo

et crie beaucoup trop, argué-je, ce sur quoi ils sont entièrement d'accord. Et Léonie de conclure que tous les garçons – sauf son frère – sont de fieffés imbéciles.

À leur tour, ils se prêtent au jeu des confessions et m'expliquent comment ils ont réussi à placer la cuvette en équilibre au-dessus de la porte sans même se mouiller. Il leur a suffi de la remplir de glaçons, puis de grimper sur une chaise surmontée d'une caisse pour se hisser à la bonne hauteur. C'est donc de la glace fondue que j'ai reçue sur la tête... Je suis heureuse de l'apprendre !

Une fois le rangement de la chambre achevé, les jumeaux se glissent dans leur bain. Durant tout le temps où ils s'ébattent, surnageant dans une mare de mousse, il me semble que le courant passe réellement entre nous. Léonie me laisse même frotter sa grenouille en peluche sans regimber. Ça rit, ça s'éclabousse, ça fait des bulles...

Une demi-heure plus tard, ils sortent de l'eau, devenue tiède, et, enroulés dans des peignoirs, vont s'asseoir sur les lits tipis. Des sourires radieux illuminent leurs visages. À la demande expresse de Léonie, je m'installe à ses côtés pour lui refaire ses tresses.

— Et si on organisait un beau Noël ? Ce serait votre tout premier, n'est-ce pas ?

— Oh oui, ce serait trop bien ! se réjouit la fillette.

— Papa ne voudra jamais, m'oppose Augustin.

— Téléphonons à vos grands-parents pour voir ce qu'ils en pensent, je tranche.

Par chance, mon patron répond à mon appel, son avion ayant déjà atterri à l'aéroport de Bordeaux. D'emblée, je lui annonce que le haut-parleur est activé et que les jumeaux écouteront notre conversation. Après lui avoir confirmé m'être bien adaptée à mon nouvel environnement, j'entre dans le vif du sujet :

— Je suis désolée, Joseph, mais je ne vais pas y aller par quatre chemins. Pourquoi laissez-vous Sébastien imposer ses vues sur Noël au sein même de votre maison ? C'est tout bonnement inadmissible ! Comment pouvez-vous accepter qu'Augustin et Léonie soient privés de réveillon, de cadeaux, de chocolats, et j'en passe ?

— On veut que le père Noël nous rende visite ! m'interrompt cette dernière, qui s'est approchée du combiné.

— On lui a même construit une cabane ! rebondit son frère.

— Vous avez entendu ? Ce sont vos petits-enfants qui le disent, continué-je. Oh, je sais ce que vous allez me répondre : Sébastien refuse catégoriquement de célébrer cette fête, il faut respecter sa douleur, il finira bien par se réconcilier un jour avec Noël. Mais ce sera trop tard, voyons...

De peur de traumatiser les jumeaux, je me lève et, la main sur le combiné, poursuis tout bas :

— Ses enfants auront grandi et n'accepteront plus de le voir ni de lui adresser la parole. Ils lui en voudront de leur avoir volé ces rares instants de bonheur...

— Calmez-vous, Marine, et reprenez votre souffle ! me coupe Joseph tandis que j'en viens à manquer d'air.

Derrière lui, je perçois en sourdine la voix d'Hilda qui proteste :

— *Marine a raison. Je n'aurais pas dû céder.*

— Effectivement, vous n'auriez pas dû vous plier aux décisions de votre fils, car cela implique de rendre vos petits-

enfants malheureux, riposté-je tout en faisant les cent pas. Et puis, avez-vous seulement songé à notre contrat avec Campbell ? Et là, c'est la responsable QHSE qui s'exprime. Vous m'avez chargée de surveiller le bon déroulement des négociations, autant dire qu'elles sont vouées à l'échec. Excusez d'avance ma franchise, mais votre maison n'a rien d'accueillant. Ça manque de lumières, de décorations, de gaieté, quoi ! Si le bien-être de Léonie et Augustin vous est égal, pensez au moins à ce contrat à six ou sept chiffres qui vous passera sous le nez ! Parce qu'il ne fait aucun doute que Campbell s'enfuira en courant avant même de finir sa première journée ici. Et c'est avec nos concurrents du Domaine Bockenthal qu'il signera !

Hors d'haleine, je me tais. Le cœur plein d'espérance, les petits ne me quittent pas des yeux. Hilda s'adresse à son mari en aparté, mais je ne saisis pas un traître mot de ses propos.

— C'est oui, lâche soudain Joseph.

— Par... pardon ?

— Papi a dit oui ! Il est d'accord pour qu'on fasse Noël ! s'écrient les jumeaux de concert.

— Marine, je vous donne les pleins pouvoirs pour organiser le réveillon. Je suis fier de vous, je n’attendais pas moins de votre prestation. Hilda et moi comptons sur vous pour secouer les puces à Sébastien. Vous avez notre soutien moral et financier. Dès que j’aurai raccroché, j’avertirai Christiane et Bernard. Vous pourrez leur demander n’importe quoi, ils vous écouteront.

— *Dis-lui de nous envoyer des photos.*

— Vous avez entendu mon épouse ? poursuit Joseph. Nous aimerions voir le résultat. Léonie, Augustin, soyez sages et obéissez à Marine.

— Oui, papi, répliquent les intéressés.

— Sages et obéissants, ils le seront, rétorqué-je à mon tour. Je les nomme tous les deux au poste d’assistant QHSE de l’opération « Sauvons Noël ».

— Super !

— En quoi consistera exactement notre travail ? me demande Augustin avec beaucoup de sérieux, une fois la communication avec son grand-père coupée.

— Vous serez mes bras droits. Ensemble, nous décorerons la maison, confectionnerons des gâteaux et des cadeaux dans le respect des consignes de qualité, d'hygiène et de sécurité. Bernard et Christiane nous épauleront, mais nous veillerons à ne pas leur faire de tours pendables, n'est-ce pas ?

Deux têtes blondes se hochent avec une détermination tout enfantine.

— Comment fabriquerons-nous un bonhomme de neige sans neige ? s'inquiète Léonie.

— J'ai ma petite idée sur la question. Je vous en dirai plus demain matin.

— Et pour papa ? me demande Augustin.

— Ah, votre père... Eh bien, les dossiers environnementaux font partie de mes attributions, ce qui inclut les relations avec les grincheux. En conclusion, c'est moi qui m'en occuperai !

Cette tête de mule risque de me donner du fil à retordre. Faites chauffer l'arnica, il y aura de la castagne au dîner !

6

Il est presque dix-neuf heures lorsque, tenant un enfant dans chaque main, je descends l'escalier. Je suis si contente d'avoir marqué des points avec leurs grands-parents que des frissons de bonheur me parcourent le corps jusqu'au sommet du crâne. Je n'ai pas eu le temps de me doucher, ni même de me changer. Quelle importance ? Mon pull-over violet et mon jean me paraissent appropriés à ce dîner informel. En tout cas, ma tenue décontractée ne m'empêchera pas de ferrailler contre Sébastien.

Débordant de joie, Augustin n'a plus prononcé un mot depuis que nous avons quitté sa chambre. Quant à Léonie, elle a insisté pour emporter sa grenouille en peluche, propre et passée au séchoir électrique.

Une fois au bas des marches, je mets plusieurs secondes avant d'accommoder ma vision. La salle à manger est encore plus lugubre maintenant que de lourds rideaux rouges ont été tirés. Un lustre en forme de roue de charrette jette ses lueurs

blafardes sur le carrelage et le mobilier en bois rustique, sans parvenir à bien les éclairer. Le tic-tac d'une horloge au large balancier de cuivre et le crépitement des flammes dans la cheminée sont les seuls bruits qui résonnent contre les murs de pierre. Quelle ambiance de folie ! Même le meilleur Kirsch du domaine échouerait à l'égayer, j'en suis persuadée.

Le couvert a été dressé pour six personnes, avec une belle nappe blanche, des verres en cristal et des assiettes à liseré doré. Bernard et Christiane dîneront donc avec nous. Ils se sont d'ailleurs levés à notre arrivée, tandis que Sébastien est demeuré sur sa chaise, à un bout de la table. Sa silhouette se découpe à contre-jour sur la lumière rougeâtre de l'âtre. Il me semble qu'il boude, ce dont je me moque comme de colin-tampon.

Les enfants et moi nous installons à sa gauche, en face de Bernard et de sa femme, qui se rassoient.

— On veille un mort, ici ? lâché-je, sarcastique.

— Dieu nous en préserve, marmonne Christiane, se signant le front d'une croix.

— C'est drôle, mais j'aurais cru le contraire. Au fait, saviez-vous que, demain soir, un grand nombre de gens de par le monde célébreront le réveillon de Noël ?

— Un peu de vin ? me propose Bernard, les joues un peu rouges. Hopla ! C'est la récolte de l'année dernière. Une très bonne cuvée.

— Non, merci, je préfère rester sobre. Non, Augustin, pas la peine de faire cette tête de chien battu, tu n'en auras pas.

— Pff, c'est nul ! bougonne le garçon avant de se ressaisir et de déclarer de sa voix la plus aimable : C'est très gentil à vous, Bernard, mais je n'en boirai pas.

— Moi non plus, je n'en veux pas ! souffle Léonie, qui serre sa grenouille en peluche contre elle, les yeux rivés sur son père. Alors, on lui dit ?

— Il faut s'occuper des dossiers environnementaux, chef ! me rappelle à l'ordre son frère.

Jusqu'à présent, Sébastien n'a pas pipé mot et s'est contenté de déguster un verre de vin du domaine à petites gorgées. La réflexion de son fils le tire de sa torpeur.

— Des dossiers environnementaux ? scande-t-il, son regard oscillant entre Augustin et moi. Est-ce que vous souhaitez me parler de la peinture rouge sur les meubles, des phasmes qui se promènent en liberté dans les poches de tablier, des scalps ou du miel dans les chaussons ?

— C'était avant ! proteste le garçon.

— Avant mon arrivée, précisé-je. Mais les enfants s'engagent à ne plus recommencer, n'est-ce pas ?

— Oui, chef. Nous serons sages et obéissants, acquiesce Augustin.

— Et Kermit a promis de ne plus se salir, renchérit sa sœur.

— Voyez-vous ça ! ricane leur père.

— Ce qui nous ramène au sujet qui nous préoccupe tout particulièrement, décrété-je. Tout enfant a droit à son Noël.

— Bon, je vais chercher le poulet et les *spätzle*, nous annonce Christiane en quittant sa chaise.

— Yo ! et moi, je rapporte les carottes râpées ! ricoche son mari, qui l’imite.

Ni une ni deux, ils disparaissent dans les tréfonds obscurs de la pièce.

— Je vous ai déjà expliqué que nous ne célébrions pas Noël, tranche Sébastien.

— Vos parents, votre sœur, vos nièces et neveux, si ! riposté-je aussi sec. J’ai eu Joseph au téléphone tout à l’heure, et il m’a donné son accord pour que vos enfants bénéficient d’une fête digne de ce nom.

— Mamie est d’accord, intervient Léonie.

— Et ils veulent voir des photos ! appuie Augustin.

— De quel droit ? martèle leur père, que les lueurs de l’âtre derrière lui nimbent de rouge.

Je n’ai nul besoin que son visage soit davantage éclairé pour comprendre qu’il est furieux. D’aucuns battraient en retraite. Pas moi !

— Tout d’abord, je vous rappelle que Joseph est mon patron, il est donc normal que je suive ses directives, lui

expliqué-je avec calme. Or il m'a enjoint d'organiser le réveillon.

— Et moi, je vous rappelle que Léonie et Augustin sont mes enfants.

— Soit, mais avez-vous pensé à Campbell ? Croyez-vous qu'il appréciera de loger dans une maison aussi sinistre ? Je respecte vos grands principes, mais je refuse d'être la complice d'un véritable fiasco. Les restaurants Eat Smart & Well sont implantés partout dans le monde, ce contrat avec leur dirigeant nous ouvrira les portes de la Chine. Ce n'est pas rien, quand même !

Durant un temps qui me paraît interminable, Sébastien garde le silence. Le regard fixé sur son vin, il le fait tourner dans son verre tulipe. Que son petit manège est irritant !

— Agissez comme bon vous semble pour que nous remportions l'appel d'offres, mais je ne veux surtout pas entendre parler du reste, pourfend-il. Christiane, Bernard ? Nous vous attendons pour commencer le repas. Les jumeaux doivent se coucher tôt.

*Samedi 24 décembre.
 Manoir Grienente, tout près d'Eguisheim.
 Encore une très belle journée.
 Rien n'est prêt pour le réveillon de Noël, mais,
 croyez-moi, les choses vont changer.
 Chaud devant : la responsable QHSE entre en
 action !*

Je n'ai pas beaucoup dormi, cette nuit. Les événements de la veille ont hanté mon esprit sous les traits d'un cauchemar. Je me voyais dotée de huit bras, telle une déesse hindoue, et une bassine en plastique couvrait mon crâne à moitié déplumé. Il me fallait en prime lutter contre Dracula pour délivrer le père Noël, retenu prisonnier dans une cabane au fond du parc. Ce que les rêves peuvent être stupides, parfois !

Réveillée par les premiers rayons du soleil, je bats des paupières. Mon cœur manque s'arrêter lorsque je me rends compte que je ne suis pas seule. Assis en tailleur sur le tapis, le menton dans les paumes, les jumeaux me scrutent avec

curiosité. Kermit la grenouille a également tourné ses yeux billes vers moi.

— Enfin, ce n'est pas trop tôt ! s'écrie Augustin, qui bondit sur ses pieds. On commence par quoi, chef ?

— Vous ronflez beaucoup, j'espère que ça ne fera pas fuir le père Noël, déplore sa sœur, la tête penchée sur le côté, une petite grimace au coin des lèvres.

Émergeant lentement des brumes du sommeil, je m'aperçois qu'ils sont déjà habillés.

— Et si on déjeunait ? grogné-je, réprimant une forte envie de bâiller.

— Un assistant QHSE n'a jamais faim, décrète le garçon, qui me lance un salut militaire. Il ne pleure pas, ne fait pas de bêtises, ne dort jamais...

— Et s'il ne se calme pas, il s'explosera de fatigue avant même d'avoir fêté Noël. Repos ! Votre chef vous ordonne de l'attendre dehors... Le temps de s'habiller.

— On veut pas que vous retourniez dormir, on préfère rester pour s'en assurer, insiste Léonie.

— Promis, on ne regardera pas, affirme son frère. De toute façon, vous n'êtes pas mon genre.

Punaise, ces gosses sont de véritables crampons ! Ils ne me lâcheront pas d'une semelle de toute la journée. Je cours m'enfermer dans la salle de bains pour faire un brin de toilette et revêtir une tenue décontractée. Quand je reviens dans la chambre, je découvre que les jumeaux n'ont pas chômé pendant mon absence : mon lit est fait.

— Vous pouvez vérifier, on n'a rien mis dans vos chaussures, me dit Augustin, qui me tend ma paire de baskets.

— Pas de miel ni de vers de terre...

— Trop aimables ! ronchonné-je.

Nous descendons ensemble dans la cuisine. Une odeur agréable de cannelle et de brioche embaume l'air. Christiane est déjà derrière les fourneaux, occupée à remuer une casserole. Sur la table nous attendent des viennoiseries, un gros kouglof saupoudré de sucre glace, du beurre, des pots de confiture, du café et un pichet de chocolat chaud.

— Je prépare un pain d'épice pour ce soir, mais asseyez-vous, nous annonce-t-elle d'un ton jovial. Bernard est

parti chercher le sapin artificiel et les caisses de décorations dans la remise. J'espère que vous apprécierez le kouglof. Servez-vous copieusement, j'en ai d'autres en réserve.

L'estomac dans les talons, je fais honneur au festin. J'en profite aussi pour dresser mentalement un plan d'action. Un constat s'impose : nous ne manquerons pas de travail aujourd'hui.

— Qu'avez-vous prévu pour le dîner ? demandé-je à Christiane, la bouche pleine.

— Surprise, surprise ! Vous le découvrirez ce soir.

— On veut une dinde, des marrons... commence Léonie.

— De la bûche, du nougat, des chocolats... poursuit son frère.

— Je croyais que les sucreries donnaient des caries ! plaisanté-je.

— On se brossera bien les dents, c'est juré !

Nous passons la matinée à décorer le sapin dans la salle à manger. Tandis que nous œuvrons avec soin, Bernard installe des guirlandes lumineuses sur la balustrade de la galerie qui ceinture la pièce, puis sur le manteau de la cheminée, sans oublier d'en répartir quelques-unes sur le pourtour de l'arbre de Noël.

À aucun moment Sébastien ne montre le bout de son nez, à croire qu'il s'est volatilisé pendant la nuit. Tout excités, les jumeaux ne remarquent même pas son absence. Après le déjeuner, je réussis à m'éclipser et file droit à l'exploitation viticole afin de récupérer les éléments nécessaires à la suite des opérations. Un gros fût de chêne utilisé pour la maturation du vin, un tonnelet, des bouchons de liège, de la colle forte, du fil de fer, du papier, du ruban et des boîtes qui servent à emballer nos produits... Le tout en quantité suffisante pour l'atelier créatif que j'ai prévu cet après-midi.

De retour au manoir, je remarque que seulement deux voitures sont garées dans l'espace aménagé en parking. Le minibus noir du domaine n'est plus à sa place, ce qui ne peut signifier qu'une chose : Sébastien s'est carapaté. En effet, j'imagine mal Bernard ou Christiane quitter leurs postes.

J'abandonne le fût et le tonnelet sur le perron et dépose le reste de mon chargement sur la table de la salle à manger. Quoique pressée de retrouver les jumeaux, je marque une pause et admire les décorations. L'arbre de Noël brille de concert avec les guirlandes qui habillent la pièce. Par une radieuse métamorphose, ce manoir est sorti des ténèbres, telle une chrysalide avide de lumière. Je suis épatée.

Après avoir envoyé quelques clichés des lieux à Joseph et à sa femme, je cours rejoindre les enfants dans la cuisine. Pourvu qu'ils n'aient pas mis le souk, comme le dit si bien Bernard avec son accent alsacien ! Je les découvre affairés à confectionner des sablés en forme d'étoiles, sous la houlette de Christiane. De la farine, il y en a partout : sur les nez, les habits, les plans de travail, le sol... Les minuscules grains virevoltent joyeusement dans les rayons de soleil entrant par la fenêtre. Qu'importe le désordre puisque la plus douce gaieté anime tout ce petit monde ! Là encore, je prends des photographies destinées à mon patron.

— On a été sages et obéissants, commente Léonie, qui ne cesse de souffler sur une mèche rebelle.

— On n'a rien cassé, chef !

— Ils ont suivi la recette à la lettre et n’ont rien sali, ajoute Christiane, qui m’adresse un clin d’œil éloquent.

— Je vois ça. Dès que vous aurez fini, les enfants, nous confectionnerons des cadeaux et le fameux bonhomme de neige... sans neige, leur annoncé-je.

— Ouiii... Trop bien !

— Nous terminons la dernière fournée de bredle, et je les libère. Si vous souhaitez faire des achats, Bernard peut vous passer la carte bancaire. Il va bientôt se réveiller de sa sieste.

— Je n’en ai nul besoin. Vous verrez, nous ne dépenserons pas un centime. Bon, j’y vais. Léonie, Augustin, retrouvez-moi dans la salle à manger.

Dix minutes plus tard, nous nous installons autour de la grande table. Avec les bouchons de liège, le fil de fer, la colle et un peu de peinture, nous fabriquons des dessous de plat, des supports de téléphones, des porte-bougies, des sous-verre et même un vase tout sauf étanche ! Nous les emballons dans les boîtes aux armoiries du Clos Rosen Krieg avant de les décorer

de papier cadeau et de rubans. À l'abri des regards, je cache le tout dans le placard prévu à cet effet.

L'excitation des enfants atteint son comble quand je leur propose de me suivre dehors pour réaliser le fameux bonhomme de neige... sans neige. Nous embarquons le fût et le tonnelet, ainsi que quelques menus ustensiles. Chargés comme des baudets, nous nous enfonçons dans le parc.

Pas un flocon à l'horizon, mais le froid est bien là. L'air pique les joues, le sol craque sous nos pas gelés, et la buée s'échappe de nos bouches comme de petites cheminées. Le ciel est d'un bleu très pâle, presque blanc, et la lumière a ce ton glacé qu'on ne trouve qu'en plein hiver alsacien.

Pas de neige, donc, mais on va improviser. Avec les moyens du bord.

Après un petit détour par la cabane d'Augustin, où il m'est permis d'admirer le remarquable enchevêtrement de branches dépourvu d'entrée, nous nous dirigeons vers l'arrière du manoir. En chemin, j'étale mon savoir sur les plantes, donnant des noms latins par-ci ou des anecdotes par-là. Quel plaisir d'avoir un auditoire attentif !

La pergola qui se profile sur la pelouse gelée annonce la fin de notre promenade. Nous nous asseyons à une table de jardin, sous un enchevêtrement de lianes endormies, figées par le givre, et nous attelons sans tarder à confectionner le fameux bonhomme. Le fût en guise de corps, le tonnelet pour la tête, des fils de fer et des bouchons de Gewurztraminer qui humaniseront le visage, un vieux bonnet rapiécé et une écharpe afin qu'il ne s'enrhume pas. Le résultat obtenu ressemble à un épouvantail, qui s'avère plutôt photogénique. Toujours est-il qu'il plaît beaucoup aux enfants et à ses grands-parents, unanimes pour lui donner le nom parfaitement alsacien de Mannala Rosen Krieg.

Bien trop vite, la lumière blafarde de l'après-midi faiblit encore. Le ciel, déjà laiteux, tire maintenant sur le gris perle, et le froid s'intensifie. Je n'ai pas vu le temps passer... Il nous faut alors penser à rentrer, car, dans quelques heures, nous nous réunirons dans la salle à manger pour le réveillon. L'opération « Sauvons Noël » est sur le point d'aboutir, n'est-ce pas merveilleux ? J'espère sincèrement que Sébastien se joindra à nous. De bonne humeur, ce qui serait encore mieux...

8

Alors que le givre gagne du terrain et que le ciel s'assombrit, nous installons le Mannala Rosen Krieg devant le perron. Ah, ah, Sébastien fera une de ces têtes en le voyant ! Machinalement, je jette un œil du côté des voitures : le minibus noir du domaine a repris sa place sur le parking.

— Papa est rentré, commente Léonie, qui a suivi mon regard. Il a dû s'enfermer dans son bureau.

— Tant mieux ! renchérit Augustin. Comme ça, il ne fera pas fuir le père Noël.

— Vous croyez qu'il nous a acheté des cadeaux ?

— Pff, il a dû oublier... Comme d'habitude !

— Mais non, vous vous trompez, les rassuré-je sans vraiment savoir s'ils parlent de Sébastien ou du père Noël. Je suis persuadée qu'il a pensé à vous.

Ce disant, je me rends compte que je n'aurai rien à leur offrir. Ni une ni deux, je sollicite discrètement Bernard, que je

croise dans le couloir. Ce n'est pas de gaieté de cœur que ce dernier accepte de garder les jumeaux pendant que je me rendrai au supermarché le plus proche. Il faut dire que sa captivité de la veille l'a passablement échaudé. Je lui promets donc de me dépêcher et pars m'entasser dans la cohue des retardataires de Noël.

Mes semblables sont tous aussi affolés que moi à l'idée de rentrer bredouilles chez eux. Notre détresse égale presque celle du personnage du *Cri*, célèbre tableau du peintre norvégien Edvard Munch. Il règne une atmosphère de fin du monde dans les rayons dévalisés. Je réussis tout de même à rafler les reliefs de la razzia des jours précédents : des livres, des chocolats et une orchidée en pot.

Mon butin chèrement acquis dans le coffre, je reprends la route du manoir. Là-haut, la voûte noire étoilée, calme et silencieuse avec sa lune pleine, projette ses paisibles lueurs sur les vignobles endormis. Les brumes du soir, mêlées aux fumées des cheminées, répandent leurs vapeurs blanchâtres dans les faisceaux de mes phares.

En pénétrant dans l'enceinte du domaine, j'ai la bonne surprise de voir à quel point Bernard a bien travaillé. J'avoue

avoir douté de son sérieux quand sa femme m'a parlé de sa sieste. *Mea Culpa*, je me suis trompée sur toute la ligne ! Au loin, les guirlandes lumineuses qui soulignent les contours du manoir rivalisent de générosité avec celles qui habillent les grands arbres bordant l'allée de gravier. Même le Mannala Rosen Krieg scintille de partout.

Au sortir de ma voiture, je prends des photographies de cette féerie éblouissante et les envoie à mon patron. J'ai ainsi l'occasion de lire son message, qui me donne rendez-vous à vingt et une heures pour un appel en visio.

L'intérieur de la maison bruisse de voix confuses. Je pénètre dans la salle à manger, magnifiquement décorée et déserte, dépose mes cadeaux dans le placard et m'apprête à monter l'escalier, car il me semble que les jumeaux se trouvent à l'étage.

— Marine ?

C'est Sébastien qui vient de me héler. Il était si discret que je ne l'avais pas aperçu, enfoncé dans un fauteuil à oreilles à droite de la cheminée.

— On boude toujours ? Pourquoi n’êtes-vous pas avec vos enfants ? lui demandé-je, sans me soucier des répercussions de mon sans-gêne.

— Ils sont au premier... avec Bernard.

J’écoute attentivement : aucun bruit suspect ne me parvient. Je gravis quelques marches et, les mains en porte-voix, je crie :

— Eh oh ! Tout va bien, là-haut ?

— Nickel ! Je gère, me répond Bernard dans un écho lointain.

— On dirait qu’ils sont sages, commenté-je pour moi-même.

— Je vous le confirme, me lance Sébastien, depuis la salle à manger.

— Bon, j’y vais.

La main sur la rampe, je reprends mon ascension.

— Attendez, Marine... J’aimerais vous remercier.

Je m’immobilise mais ne me retourne pas.

— Ce n'est pas grand-chose, répliqué-je prudemment. Des loupiotes par-ci, de la farine par-là... Et surtout de la bonne humeur !

— Je vous prie de m'excuser si je ne vous ai pas beaucoup aidée.

Surprise de l'entendre parler en ces termes, je fais volte-face. Depuis mon promontoire, j'ai une vue panoramique sur toute la pièce. Le sapin décoré, les guirlandes aux murs, l'âtre rougeoyant, la longue table sur laquelle le couvert a déjà été dressé et le fauteuil à oreilles... vide. Sébastien l'a quitté pour s'avancer vers moi. Le verre tulipe qu'il tient dans la main est à moitié plein d'un liquide ambré.

— Je vous en sers un ? me propose-t-il.

— Non, merci. Jamais à jeun.

L'air sombre, il avale une gorgée de sa liqueur. Je n'ose plus bouger.

— Ma femme... Elle est morte un 25 décembre. Ça fait maintenant six ans, mais c'est toujours aussi dur.

— C'est arrivé comment ?

— Un accident de voiture sur une petite route du Devon. Augustin et Léonie n’avaient pas trois mois. Je lui avais bien dit de ne pas sortir, il gelait à pierre fendre et les chaussées étaient verglacées. Mais elle voulait absolument aller acheter d’autres cadeaux pour les jumeaux. Comme si des nourrissons auraient été en mesure de les apprécier ! conclut-il, tout en ricanant amèrement.

Mince alors, c’est sordide ! Si son histoire m’a coupé le sifflet, je trouve tout de même la force de lâcher une réflexion de circonstance :

— Et c’est pour cette raison que vous ne souhaitez plus fêter Noël. Cela vous rend triste...

— Non, m’interrompt-il abruptement, ses doigts se crispant sur son verre. Ça me rend furieux ! Elle n’aurait jamais dû prendre le volant, ce soir-là. Et maintenant, regardez où j’en suis. Je suis devenu un mauvais père... par sa faute !

— Toute cette colère que vous avez accumulée, c’est très néfaste pour votre santé, mais aussi pour vos enfants.

— Mais vous ne comprenez pas, Marine, que tout est foutu. J’ai tout gâché. Toutes ces années où je les ai privés de

Noël... C'était infect de ma part. Jamais ils ne me le pardonneront.

— Allons, vous dramatisez, Sébastien. Léonie et Augustin vous en veulent bien un peu d'avoir fait l'impasse sur cette fête durant ces six années, mais ils vous aiment. Et ils n'attendent rien d'autre de vous que votre amour, votre présence à leurs côtés et de la franchise.

— Parce que vous croyez que je devrais leur parler de leur mère et des circonstances de sa mort ? me demande-t-il d'une voix cassée.

— Pourquoi pas ? Ça les aiderait à vous comprendre... à comprendre votre aversion pour Noël. Les enfants sont des êtres intelligents, vous savez. Leur perception du monde n'a pas de limites et n'obéit pas aux mêmes règles que celles des adultes. Montez les voir, et ouvrez-vous à eux.

Comme mû par un ressort, Sébastien gravit l'escalier, me fourre son verre de liqueur dans les mains en passant à ma hauteur, puis disparaît.

Quelques instants plus tard, Bernard me rejoint dans la salle à manger.

— Vous êtes une magicienne, Marine ! Les petits sont maintenant dans les bras de leur père, me dit-il, les yeux écarquillés d'admiration.

Eh bien, si un jour j'en ai ras le bol de mon métier d'agronome, je pourrai toujours envisager de devenir psychologue.

9

Tandis que Sébastien discute avec ses enfants, je retourne dans ma chambre, où j'enfile une robe de soirée rouge, un châle en laine beige et des escarpins. Une fois dans le couloir, j'écoute à la porte des jumeaux. Oui, je sais : c'est mal ! Pas un son ne filtre à travers le battant de bois. J'espère ne pas avoir plombé l'ambiance avec ma psychologie à deux balles...

Christiane et Bernard sont déjà installés à table devant un verre de Schnaps lorsque je gagne la salle à manger. Je me laisse tenter par un apéritif. L'alcool aidant, je me détends et engage une conversation anodine avec le couple. C'est au moment précis où je pars d'un grand éclat de rire, suite à une blague de Bernard, que Sébastien et les petits descendent l'escalier.

Oh, là, là, que leur arrive-t-il ? Leurs yeux brillent comme des lanternes. Sont-ce des larmes qui perlent à leurs cils ? Pourquoi ont-ils l'air si graves ? Le père et son fils ont

revêtu des costumes sombres identiques. Chemise blanche pour le premier, bleue pour le second. Léonie porte une robe de velours bleu nuit, des collants blancs et des mocassins noirs.

— On a apporté les phasmes, nous annonce Sébastien avec sérieux. Ils ont droit de fêter Noël. Kermit aussi, bien sûr.

Sur quoi ses enfants opinent du chef. Parvenu au bas de l'escalier, Sébastien dépose le terrarium sur le buffet – je n'avais pas vu qu'il le transportait. En découvrant le regard admiratif que lui adressent les jumeaux, je comprends que la magie de Noël a déjà opéré.

Entre les canapés au saumon fumé, les chaussons tièdes à la poire et au munster, le velouté de butternut subtilement relevé à la cannelle et les toasts de pain d'épice servis avec un Gewurztraminer bien frais, le dîner commence magnifiquement bien.

En plat principal arrive la majestueuse oie rôtie au miel, farcie de pommes fondantes et de marrons dorés, escortée d'un trio bien alsacien : chou rouge confit, choucroute épicée et pommes de terre vapeur nappées de beurre. Le tout arrosé d'un Pinot noir local, le cépage rouge toléré dans ce royaume de

blancs, comme le rappelle Bernard avec un clin d'œil connaisseur.

Pour le dessert, c'est une bûche de Noël revisitée façon « forêt-noire », glacée au chocolat, décorée de petits mannala en sucre. Une œuvre d'art sucrée qu'on n'ose presque pas entamer... jusqu'à ce qu'on y goûte.

Et bien sûr, impossible de conclure sans l'incontournable assiette de bredle, dans une variété telle que même les marchés de Noël en auraient rougi : étoiles à la cannelle, cloches au citron, cœurs glacés au kirsch, damiers vanille-choco, miroirs à la confiture de framboise, spritz torsadés, macarons coco, croquants à l'anis, spéculos croustillants, mandelbari aux éclats d'amande, et j'en passe. Gare aux kilos !

Grâce à l'appel en visio avec Joseph, nous partageons ces instants de bonheur avec Hilda, leur fille, leur gendre et leurs petits-enfants à Bordeaux.

Vers la fin du dîner, je m'éclipse pour passer des coups de fil à mes proches. Bien que le décalage horaire avec les

Antilles soit en ma faveur, je ne réussis qu'à laisser un texto de « Joyeux Noël » à mes parents.

De retour à table, je constate que Bernard a disparu. Je m'apprête à me renseigner à son sujet quand des cris hystériques explosent dans mes oreilles :

— Le voilà ! hurlent les enfants, qui sautillent sur leurs chaises.

— Oh ! Oh ! Oh ! Que vois-je ? Deux petits enfants ! Ont-ils été sages ? Méritent-ils des cadeaux ? tonne une voix grave derrière moi.

— Ouuuuuuuu !

Je me tourne vers l'escalier et découvre Bernard, déguisé en père Noël, avec une barbe blanche, de grosses bottes noires, des habits rouges et une hotte de vendange remplie de présents. Aussitôt, Christiane pouffe de rire. Tandis qu'il distribue des ballotins de chocolats aux jumeaux, Sébastien se penche à mon oreille et me dit :

— Un père Noël avec l'accent alsacien, c'est un peu déroutant, non ?

— Je crois qu'ils sont en réalité plusieurs pères Noël, répliqué-je, amusée. Celui-là est clairement en charge du Haut-Rhin.

Sébastien rit doucement avant de reprendre sur un ton mi-figue, mi-raisin :

— Vous devriez freiner sur l'alcool. C'est votre troisième verre.

— Vous me surveillez ? protesté-je, outrée. C'est la meilleure !

— Je veille simplement sur votre santé, ma chère Marine. Vous êtes une jeune femme... de grande valeur.

— Vous ne seriez pas un peu saoul ?

— Je n'ai jamais été aussi clairvoyant que ce soir.

Il me décoche un sourire qui, mieux que ses reproches, me convainc de ne plus toucher à mon verre de vin. Fort heureusement pour mes nerfs, cet échange trop intime est interrompu par de nouvelles acclamations. Notre père Noël bas-rhinois vient de sonner le signal pour que commence le déballage des cadeaux qu'il a sortis de sa hotte.

Personne n'a été oublié : même les phasmes reçoivent
une branche de lierre !

10

Dimanche 25 décembre.

Manoir Grienente.

Crise de foie : c'est décidé, je reste au lit. Je n'en sortirai pas avant ce soir !

— Vous croyez qu'elle feint de dormir ? prononce une voix de fillette. Qu'en penses-tu, Kermit ?

— Elle a peut-être été piquée par une mouche tsé-tsé.

— C'est peu probable, Augustin. Allez, debout, Marine ! m'ordonne-t-on. Il est déjà dix heures.

Oh, pitié, éteignez la lumière et coupez la sono ! J'ai le crâne comme un tambour. Incommodée par la lumière du petit matin, je peine à ouvrir les yeux. Il me semble toutefois que trois silhouettes se dressent devant moi : deux petites et une grande au milieu.

Bon sang, je n'ai pas envie qu'on me voie dans un pareil état, avec les cheveux en bataille et les traits tirés ! Et si

j'allais me cacher dans la salle de bains ? Je me redresse vivement. Mal m'en a pris ! Saisie d'un étourdissement, je repose aussi sec la tête sur l'oreiller.

— Je vous avais prévenue de ne pas boire autant, me sermonne Sébastien d'un ton sentencieux. Tout ce vin que vous avez ingéré...

— Et voilà, maintenant elle est malade, commente Léonie. Tu as vu, Kermit ? Papa a raison : l'abus d'alcool est dangereux pour la santé.

— On n'aurait pas dû lui apporter son petit déjeuner. Il faut la mettre à la diète, ajoute son frère.

Oh, la paix ! Nauséuse ou non, je ne gâcherai pas la nourriture. Et puis j'aperçois une grosse part de kouglof sur le plateau que tient Sébastien. Hors de question qu'elle me passe sous le nez !

— Ne bougez pas, je reviens tout de suite ! m'exclamé-je, avant d'attraper mes vêtements de la veille et de me précipiter dans la salle de bains. Et ne touchez surtout pas au kouglof !

Bravant les vertiges, je m'habille en un éclair. À mon retour dans la chambre, je trouve tout ce petit monde engagé dans des activités aussi diverses que surprenantes. Assise à mon secrétaire près de la fenêtre, Léonie beurre mes tartines. Augustin achève quant à lui de faire mon lit. Sébastien, pour sa part, fouille dans mes valises.

— Vous serez plus à l'aise dans un jean et un sweat, décrète ce dernier tout en brandissant lesdits vêtements.

— Pour quoi faire ? demandé-je bêtement.

— Papa nous emmène tous au boulot avec le minibus... commence Léonie. Bernard vient aussi !

— On va décorer le chai, comme ça le client signera le contrat, rebondit son frère. On a besoin de vous, chef ! Vos assistants sont à vos ordres.

— Vous avez entendu mes enfants, Marine ? Nous ne nous en sortirons pas sans vous !

Les yeux ronds comme des soucoupes, je les regarde tous à tour de rôle : ils affichent une mine ravie. J'ai l'impression que les cinquième et sixième générations de vigneronns se sont mises d'accord pour pourrir mon dimanche.

Mais quel bonheur de les voir unis... Je crois bien que la relève est assurée, au Clos Rosen Krieg.

FIN

Retrouvez Ena Fitzbel dans d'autres comédies romantiques de Noël, [Bretzels et caramels à Noël](#), [Vrais bretzels et faux fiancé à Noël](#), [Hamster, bretzels et mariage à Noël](#), [Noël au pays des bretzels](#), [Cher père Noël, sors-moi de là !](#) et [Cher père Noël, rien ne va plus !](#) :

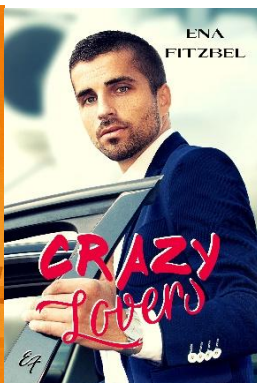


Dans des Cosy Mysteries, *Meurtre dans les lavandes*, *Le curieux manoir de tante Aglaé*, *Bal fatal au manoir de tante Aglaé*, *Jeu macabre au manoir de tante Aglaé*, *Sort funeste au manoir de tante Aglaé*, *Eaux troubles au manoir de tante Aglaé*, *Noces mortelles au manoir de tante Aglaé*, *Chant lugubre au manoir de tante Aglaé*, *La déesse maudite* et *Le pharaon damné* :





Dans des comédies romantiques, [Péril dans la jungle](#), [Mon crush, ma boss et moi](#), [Crazy Lovers](#), [Panique au Canada](#) et [Mariage au Canada](#) :



Dans des Romantic Suspenses, [Rouge, pair et manque](#), [Sexy Disaster](#), [Dangerous](#), [Dark Lovers](#), [Bad Lovers](#) et [Vicious Deal](#) :



Ou encore dans [*La Reine de Sang*](#) et [*Just Dream*](#) :

